

Études littéraires africaines

Le séminaire franco-allemand sur les littératures de l'Afrique

Alain Ricard



Number 17, 2004

Equipes, lieux, projets de recherche sur les littératures africaines

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041501ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041501ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ricard, A. (2004). Le séminaire franco-allemand sur les littératures de l'Afrique. *Études littéraires africaines*, (17), 15–21. <https://doi.org/10.7202/1041501ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Bayreuth. Le succès des études postcoloniales dans les départements d'études anglaises, analysé dans sa diversité par Frank Schulze-Engler, présente de ce point de vue un risque de régression en enfermant cette littérature dans une problématique trop spécifique. Enfin, l'article de Said A.M. Khamis, titulaire d'une chaire de littératures en langues africaines à l'Université de Bayreuth, est la meilleure preuve de la vitalité d'un système universitaire allemand, capable d'ouvrir des filières *a priori* très étroites, mais porteuses d'un fort potentiel d'innovation pour la recherche en littérature.

■ Xavier GARNIER

ALLEMAGNE/FRANCE

LE SÉMINAIRE FRANCO-ALLEMAND SUR LES LITTÉRATURES DE L'AFRIQUE

Depuis le colloque organisé à Bordeaux en 1984, l'enseignement et la recherche sur les littératures de l'Afrique ont connu en Europe même un grand changement, en particulier avec l'émergence et l'affermissement d'une école historique et philologique à l'Université de Bayreuth. Les travaux de l'équipe rassemblée par János Riesz ont renouvelé des études qui, dans notre pays, ont été trop souvent victimes d'une définition réductrice du domaine africain trop associé à des notions, comme celle de "francophonie", qui ne sauraient rendre compte de l'Afrique d'aujourd'hui dans sa diversité.

L'objectif énoncé des travaux conduits par l'équipe de Bayreuth est d'examiner les classifications existantes des littératures africaines en langue française et d'essayer des modèles alternatifs. Pour ce faire, le projet s'inscrit dans une double perspective, d'une part historique-diachronique, en prenant en considération l'histoire et la littérature coloniale, et d'autre part synchronique en traitant des systèmes littéraires et culturels d'aujourd'hui dans leurs relations sociales et politiques.

C'est afin de poursuivre le dialogue avec cette équipe que nous avons fondé un séminaire franco-allemand d'étude des littératures de l'Afrique. Une telle collaboration entre une chaire de Romanistique et de Littérature comparée (Bayreuth), parfois définie comme Afro-romanistique, a pu s'établir avec un groupe du CNRS et aujourd'hui un laboratoire lié à l'Inalco, le Llacan, au sein duquel existe une opération de recherche, qui prolonge les activités de l'ex. GDR 931.

Depuis de nombreuses années, les chercheurs de notre groupe s'interrogent sur la place à faire aux littératures de l'Afrique noire dans les études et les recherches littéraires. Ce débat existe depuis fort longtemps (Ricard, 1971, 5) au sein de la Société française de littérature générale et comparée, et s'est poursuivi au sein de la Modern Language Association, pour aboutir à la création en France d'une Association pour l'études des litté-

ratures de l'Afrique (APELA), fondée à Bordeaux en 1984, à l'occasion d'un colloque qui portait sur Littératures africaines et enseignement (Corzani, Ricard, 1985). L'association rassemble aujourd'hui des chercheurs de toute l'Europe, et en particulier de l'Allemagne, comme nous avons pu le voir lors de notre dernière rencontre tenue à Bayreuth. Un colloque tenu à Londres en 1983 avait essayé de définir le domaine (Ricard, 1984, 65). Les principaux acteurs de ce colloque sont encore en activité : G. Furniss est professeur de littératures de l'Afrique à l'Université de Londres ; quant à Bernth Lindfors, il est de fait le doyen du "collège invisible" dont nous avons essayé de montrer l'existence il y a deux décennies (Ricard, 2002).

Le concept de "paradigme souterrain" de la revue *Research in African Literatures* regroupait les chercheurs et les enseignants unis par une commune définition du domaine : ouverture disciplinaire, questionnement épistémologique et méthodologique, réflexion sur les œuvres canoniques, production de nouveaux corpus (populaire/savant), traductions, éditions critiques. Il apparaissait dès cette époque que l'étude de ces littératures devait échapper à l'emprise exclusive de l'enseignement des langues européennes en Afrique, et en particulier des études qui commençaient à se définir comme francophones (ou anglophones...) pour, au contraire, montrer, par une attitude ouverte, accueillante à la mixité des formes, des genres et des langues combien la littérature était le lieu et l'enjeu de la construction d'un avenir commun, dans lequel la liberté de parole et d'action aurait un sens en Afrique noire. Cette conviction nous avait amené à fonder avec d'autres, en 1980, la revue *Politique africaine* et à situer la littérature dans cette revue qui ne s'occupait pas que de politique, mais bien du politique : de culture, d'économie et d'histoire au sens le plus large. En 1984 est paru un numéro spécial de cette revue introduit par un essai sur la littérature comme lieu et comme enjeu (*Politique africaine*, 13) dans lequel nous avons publié de larges extraits d'un des grands textes, *Cet homme est mort* de Wole Soyinka qui obtint le Prix Nobel deux ans plus tard.

L'étude des littératures de l'Afrique est toujours un objet à construire et il est possible de continuer à se poser la question de la place et du succès de cette "non discipline" (Veit-Wild, 1997). Il ne s'agit plus en effet, comme naguère, d'une contre-littérature (Mouralis, 1975), mais de tout autre chose dans notre perspective : de la mise en formes d'expériences, de notions qui essaient de fonder un avenir nouveau dans des langues et des sociétés qui souvent n'ont pas connu ces pratiques. Les nécessités de l'enseignement de la langue ont conduit trop souvent à la production d'ouvrages de vulgarisation hâtive, qui font des littératures de l'Afrique des sortes de cas spéciaux qui ne relèveraient que de l'information journalistique, ou de la planification administrative, alors que les travaux sur les langues de l'Afrique et toute l'histoire propre de l'africanistique serait oubliée. C'est à une contextualisation et à une historicisation de la production de connaissances sur l'Afrique que le séminaire peut se consacrer,

en s'appuyant sur les méthodes éprouvées de l'histoire et de la philologie.

En même temps, il est nécessaire de prendre en compte la critique de l'intérêt de connaissance effectuée par Flora Veit-Wild, professeur à l'université Humboldt, dans son article "The arduous success story of a non-discipline: Teaching African literature at German universities" (1997). Le débat sur le tiers-mondisme, récusé il y a vingt ans, ressurgit sous un jour nouveau à l'occasion de l'enseignement des littératures de l'Afrique, de la définition que l'on peut donner de ce domaine. Encore une fois des solutions particulières sont suggérées pour les questions africaines et nous récusons cette démarche. L'intérêt pour l'Afrique n'est pas forcément humanitaire ou exotique : il peut aussi être intellectuel et les réflexions de Flora Veit-Wild sont très pertinentes au plan européen et imposent un projet collectif, qui nous paraît très nécessaire dans la situation française, marquée par une dérive accrue sur les questions francophones, au détriment de la connaissance de l'Afrique dans toute sa variété.

La notion de littérature locale

Depuis la création d'une section bibliographique des MLA, en 1964, jusqu'au colloque de Londres en 1983, et enfin celui récent de Berlin (mai 2002), le domaine s'est développé, comme en témoigne la table des matières de la revue *Research in African Literature* qui existe maintenant depuis trente ans.

Des problèmes nouveaux se posent dans un nouveau climat intellectuel. Le climat d'enthousiasme des indépendances, puis celui d'affirmation nationaliste a cessé et les clivages anciens disparaissent. Reste aujourd'hui la question de l'Afrocentrisme, surgie dans notre pays avec la parution de *Black Athena* (1987) de Martin Bernal, qui doit être l'objet d'un débat épistémologique (Fauvelle, Chrétien, Perrot, 2000), et enfin la question de l'articulation entre la diaspora et le continent ; pour beaucoup les littératures de l'Afrique sont d'abord celles de la diaspora : cela n'est pas notre point de vue. Nous continuons à considérer le phénomène littéraire dans son intégralité, sous ses modalités de production des textes et de leur réception ; les littératures de l'Afrique sont celles qui sont écrites et lues en Afrique d'abord. Ce point est essentiel et persiste à travers nos diverses interventions épistémologiques sur le domaine. La notion de littérature locale est fondamentale dans notre démarche.

Les conséquences de ce choix du "local " sont multiples, en particulier en termes méthodologiques. Elles impliquent une pratique du terrain, des méthodes d'enquête par entretiens, un effort ethnographique pour comprendre à partir de quels souvenirs se construit une représentation du monde. Elles expliquent la présence de plusieurs chercheurs au sein d'un laboratoire de linguistique qui privilégie le rapport au terrain.

L'histoire, trop négligée, revient : il est aujourd'hui impossible de comprendre des textes écrits en Afrique dans la première moitié du siècle sans une compréhension des enjeux politiques autant qu'esthétiques. Or le

canon littéraire a été constitué dans une perspective de politique éducative et linguistique et n'a pas laissé de place pour la compréhension de la dimension critique de la pratique littéraire, réduite au témoignage en vue de la constitution d'un patrimoine. Cet utilitarisme fait qu'il est possible aujourd'hui de "réhabiliter" des écrivains localement en rééditant leurs œuvres exclues du patrimoine, tel est le cas de Fily Dabo Sissoko (Actes du Colloque, 2002) ; d'autres écrivains ont fait l'objet de relectures qui montrent les lacunes de l'historiographie littéraire, par exemple Naigiziki, objet d'un colloque à Metz en 1999.

Qu'est-ce qu'un milieu littéraire local ? Que font les associations d'écrivains, comment conçoivent-elles leur rôle avec les ONG ? La vie littéraire locale est à étudier : elle fonde une pratique et des modes d'action qui permettent de comprendre les rapports des genres entre eux (par exemple, les clubs de poésie). A Berlin en mai 2002, lors du grand congrès organisé par l'université Humboldt sur l'Afrique "Versions et subversions", la Fondation Heinrich Boll se posait précisément ces questions, garantes de l'avenir de la pratique littéraire. Ces perspectives conduisent à considérer à nouveau des thèmes peu abordés. Ils ouvrent la possibilité de travaux nouveaux sur les littératures locales, comme les travaux de S. Newell (*Ghanaian Popular Fiction*, 2000, *Readings in African Popular Fiction*, 2002). On observe ainsi une émergence de la figure de l'écrivain, sur le plan local et non à New York ou sur les berges de la Seine ; quel est le sens de cette émergence ? Le cas de Soyinka est évidemment le modèle de toute une génération par son dialogue entre la littérature et la construction nationale, depuis la guerre du Biafra, il y a plus de trente ans et comme cela devient plus clair depuis son Prix Nobel, il y a quinze ans...

Les écrivains locaux posent la double question du canon et du corpus : pourquoi ces œuvres ont-elles été exclues ou laissées de côté ? Que veut dire populaire à côté de local ? Les littératures les plus locales sont évidemment les littératures en langues africaines. Notre intérêt pour elles n'est pas fonction d'une attirance pour une essence de l'Afrique qui serait contenue dans ces langues, mais plutôt pour des textes qui, publiés et lus sur place, y ont un écho et nous permettent de comprendre ce qui intéresse ces lecteurs et quelle représentation ils se font de la littérature ; en somme aucune recherche ne peut se passer de la compréhension de ces représentations de la littérature. Travailler sur les littératures locales, c'est donner au terrain, au travail d'enquête et d'entretien, une centralité méthodologique : comment parler autrement des conditions de production et de réception ? C'est aussi ne pas négliger la question des archives, et donc celle des corpus. En Afrique même, comme le travail de Stephanie Newell, par exemple, le montre, il convient de restaurer des œuvres et de se demander pourquoi elles ne figurent pas dans les listes de programmes, voire les bibliographies. La réponse est sans doute, comme on le comprend, dans une conception trop étroite de la littérature, trop liée à l'enseignement de la langue, et dans une insuffisante connaissance des

"mémoires locales", faute d'histoire culturelle.

Une nouvelle philologie

Les travaux réalisés avec Bayreuth depuis près de deux décennies ont porté sur la notion de champ littéraire (1991) et la construction symbolique de la mémoire du pays. La notion de frontière est aujourd'hui au cœur de la démarche de l'équipe de Bayreuth : elle pose la question du protectionnisme en littérature, dont la notion de francophonie est un avatar dans le domaine littéraire. Le détour par le terrain apparaît trop difficile ; la solution consiste à ériger des frontières "théoriques" entre des régions proches, à refuser le comparatisme interafricain et à éviter le comparatisme à l'intérieur même de la littérature qui s'écrit en français. Étudier le Togo ou la Côte-d'Ivoire sans considérer le Ghana ou le Nigeria, sans connaître les récits de voyage ou les romans contemporains français, est une façon de réifier les frontières et d'éviter la contextualisation et l'historicisation. Face à ces questions, l'évasion dans une Afrique diasporique - qui est souvent le fait des "études postcoloniales", ou une Afrique virtuelle, produite par les rêves de la Diaspora, sont des solutions qui aboutissent à désincarner la littérature, à la déterritorialiser. À l'inverse, un excès de protection provoque la fossilisation des genres : ce qui est au programme est ce qui est facile à classer. Or, ce qui s'écrit, ce qui s'est écrit d'intéressant et de neuf sur place, est souvent difficile à classer dans des catégories scolaires : que faire de Zamenga Batukezanga, l'écrivain le plus lu au Congo-Zaïre, ou de Fily Dabo Sissoko ? Il y a une fluidité des genres et des catégories dont seule une approche comparative peut rendre compte. Curieusement, la diffusion d'une vulgate sociologique ne conduit pas à la mise en question des hiérarchies canoniques, manipulées par les concepteurs et les promoteurs de programmes littéraires. Toute publication est sacralisée : pourtant publier un roman rue des Ecoles, ou Ndjamena ou Lomé, devrait susciter au moins une interrogation sur les mécanismes de production du champ littéraire... Les outils existent, mais sont trop peu appliqués à des cas concrets.

L'intérêt d'un séminaire franco-allemand sur ces questions est justement de décentrer l'étude des littératures de l'Afrique, de l'écartier d'intérêts trop hexagonaux, de la centrer sur la dimension historique et comparative, qui est le fondement de l'approche allemande de ces questions. Nous proposons une série de rencontres mensuelles organisées autour des thèmes de la nouvelle philologie, associant chercheurs et doctorants africains et européens, Paris, Bayreuth, et éventuellement Bordeaux.

Les thèmes centraux du séminaire sont les suivants :

- La périodisation des littératures. L'étude des littératures de l'Afrique a une histoire et notamment la division oral-écrit. Nous nous proposons de montrer quel rôle ce thème a joué dans la construction d'une représenta-

tion de l'Afrique. Cette périodisation - oral/écrit - simpliste et suspecte, vient en appui à d'autres constructions dont le protectionnisme est le principe : le texte francophone ne se confronte pas au texte français, ni se compare à d'autres textes africains écrits dans des langues autres et issus de territoires voisins, comme si les frontières avaient une réalité "substantielle". La notion de région que nous avons explorée dans le numéro 15 des ELA sur la littérature des Grands lacs, faisant dialoguer kinyarwanda, anglais, français, luganda, mérite d'être reprise. Les frontières sont poreuses, les réfugiés sont partout, mais le protectionnisme règne dans les manuels de littérature et de langue...

- La notion de langue littéraire. Il n'y a de livres que dans peu de langues africaines. Nous étudierons les langues qui ont des dictionnaires, des manuels de littérature, qui sont des véhicules d'enseignement et d'exams. Dans ces langues, nous nous intéresserons à des genres nouveaux, comme la fiction ou la poésie écrites. Comment peut-il être pensé, ou discuté que le roman a partie liée avec l'écriture, comme le pense Ian Watt dans *The Rise of the Novel*? Quelle incidence - y a-t-il une incidence? - a la longueur du texte sur le genre : le roman est-il une fiction écrite "longue"? S'agit-il de répéter des "veillées", de suivre des formules, d'enchaîner des épisodes, ou d'inventer une façon de figurer l'expérience entièrement neuve? Ainsi des œuvres écrites en langue africaine, comme *Kaidara* (Amadou Hampate Bâ), sont des fabrications littéraires plus que des résultats de transcriptions traditionnelles. Les thèmes, familiers aux historiens, de l'invention de la tradition, trouvent ici à s'appliquer. Le numéro 16 de la revue porte précisément sur ces questions à partir de l'exemple de la littérature en kiswahili.

- L'émergence de la figure de l'écrivain est parfois difficile à percevoir dans ce contexte : qui sont les passeurs? Beaucoup d'auteurs ont écrit dans plusieurs langues en Afrique, et cela a souvent fait d'eux des passeurs de langues. Il y a en somme des pratiques de digraphie en situation diglossique. L'auteur est une "unité d'analyse" de l'histoire littéraire et certains auteurs nous arrivent à la fois en tant que "traditionnistes", c'est-à-dire collecteurs de la tradition orale, et aussi en tant que producteurs d'une œuvre littéraire. Il y a en somme contradiction entre une continuité dans l'expérience de l'écriture et des discontinuités dans les pratiques. Le passeur est aussi l'inventeur d'une communauté imaginaire : quelles sont les frontières de ces communautés? Sur quelles exclusions sont-elles fondées? La figure de Ken Saro Wiva par laquelle nous avons ouvert la série des dossiers (n° 13 des ELA) illustre ce thème. Il n'est pas inutile de remarquer que Kangni Alem, romancier et Grand Prix littéraire de l'Afrique noire en 2004 pour *Cola Cola Jazz* (Dapper, 2003), mais aussi auteur d'une thèse, *Rachid Boudjedra, La passion de l'intertexte* (Presses de l'Université de Bordeaux, 2001), avait dirigé ce numéro.

- Le rapport entre un auteur et une œuvre pose la question des archives, abordée récemment dans notre revue (n° 15). Les problèmes liés à la géné-

tique textuelle renvoient à la mise en place d'une culture de l'écrit, du document écrit, préalable à toute histoire littéraire. Cette question est liée à la proposition d'une série d'éditions dans la collection Archivos (CNRS-Unesco) : pour le moment le seul auteur dont l'œuvre paraît mériter un tel traitement est Senghor. Elle pose la question de la création de nouveaux corpus à partir d'éditions critiques : pour donner un exemple simple, les œuvres d'Hampate Bâ chez Actes Sud sont issues de manuscrits sur lesquels aucun chercheur n'a travaillé.

Ces quatre thèmes : périodisation, littérisation, émergence de l'écrivain et définition de l'œuvre entre archive et corpus, sont les fondements de notre recherche et les principaux lieux de notre échange avec l'équipe de Bayreuth, mais aussi aujourd'hui avec Berlin et Mainz.

Le séminaire nous paraît la forme la plus à même de poursuivre notre collaboration pour la mise en forme du paradigme de cette nouvelle philologie africaniste. Le séminaire est une opération de recherche du LLACAN, appuyé sur le "langues et littératures de l'Afrique" de l'INALCO présenté dans ce numéro par Ursula Baumgardt.

■ Alain RICARD

Bibliographie

- Alem, Kangni, 2001, *Rachid Boudjedra, la passion de l'intertexte*, Presses de l'Université de Bordeaux, Pessac.
- Bernal, Martin, 1987, *Black Athena*, New Brunswick.
- Corzani, Ricard, 1985, Actes du colloque international, Littératures africaines et enseignement, Bordeaux.
- Fauvelle-Aymar, Chrétien, Perrot (sous la direction de), 2000, *Afrocentrismes*, Paris.
- Ministère de la Culture du Mali, 2002, Tradition et modernité dans l'œuvre littéraire de Fily Dabo Sissoko, Bamako
- Mouralis, Bernard, 1975, *Les Contre-Littératures*, Paris.
- Newell, Stéphanie, 2000, *Ghanaian Popular Fiction*, Oxford.
- Newell, Stéphanie, sous la direction de, 2002, *Readings in African Popular Fiction*, Oxford.
- Ricard, Alain, 1971, *La littérature comparée et les littératures africaines : questions de méthode*, Bulletin de liaison de la Société française de littérature comparée, II, 1, pp. 90-105.
- 1977, *African literature : A French perspective, The Teaching of African Literature*, African Literature Association, University of Texas Press, pp. 125-138.
- 1984, *Looking for the Underground Paradigm*, in B. Lindfors, édité par Research Priorities in African Literature, Oxford, Hans Zell, pp. 32-44.
- 1997, Témoignage sur la recherche, *Notre Librairie*, 129, pp. 128-130.
- 2002, *The unknown dean of the invisible college, in Palavers of African Literature*, Essays in Honor of Bernth Lindfors, rassemblés par T. Falola et B. Harlow, Trenton, Africa World Press, vol. 1, pp. 37-42.
- Riesz, János, 1998, *Französisch in Afrika : Herrschaft und Sprache*, Munich, IKO.
- Veit-Wild, Flora, 1997, *The arduous success story of a non-discipline : Teaching African Literature at German Universities*, Cross cultures, édité par G. Collier et F. Schulze-Engler, Progress and Process in Teaching the New Literatures in english, 59, pp. 21-37.